

RÉSISTANTES ALLEMANDES : des femmes face à Hitler



L'universitaire Hélène Camarade s'est penchée sur un sujet méconnu, et pourtant extrêmement important : la résistance des femmes face au nazisme et à Hitler. La chercheuse a écrit un ouvrage qui fera date. Il faut savoir que la résistance en général, est restée un sujet délicat à traiter en Allemagne, au moins jusqu'à la fin des années 90.

« La principale spécificité de la résistance allemande est qu'elle a été dirigée contre son propre Etat et non contre une puissance étrangère d'occupation. C'est ce qui la distingue des autres mouvements de résistance en Europe. Elle combattait en outre un gouvernement qui était parvenu légalement au pouvoir en 1933 » écrit Hélène Camarade.

Cette résistance des Allemands, femmes et hommes confondus, a duré douze années, depuis l'avènement d'Hitler au pouvoir jusqu'à la fin de la guerre de 39-45. Pourquoi un tel silence pendant des décennies, sur un sujet aussi grave et sur des personnes au courage exceptionnel, qui ont œuvré au péril de leur vie?

La résistance allemande : un long parcours vers la lumière

Après la guerre, RFA et RDA ont une vision différente de la résistance. En République fédérale, les résistants sont vus comme des traîtres jusqu'aux années 1970. Les résistants sont accusés d'avoir affaibli l'Allemagne pendant la guerre, tandis qu'elle se battait à l'extérieur des frontières, explique notre auteure. Si en Allemagne fédérale on reconnaît sans enthousiasme l'action résistante conservatrice et confessionnelle, les résistants gauchistes sont regardés comme des déserteurs qui ont échappé aux terribles bombardements de 1944-1945. De son côté, la RDA construit sa légitimité sur la lutte antifasciste, mais seuls les résistants liés à Moscou sont bien vus. Jusqu'aux années 80,

la RDA se méfie des résistants qui ont combattu dans la guerre d'Espagne ou dans la Résistance française. A la chute du mur de Berlin, une nouvelle lecture voit le jour, très lentement, et c'est seulement vers la fin des années 90, début des années 2000, que l'Allemagne s'intéresse aux Allemands qui ont sauvé des Juifs. Les femmes allemandes résistantes restent dans l'oubli jusqu'aux années 2010. Pourtant femmes et hommes ont affronté tous les dangers, ont été confrontés à la Gestapo, et régulièrement déportés, mais aussi condamnés parfois à mort. Dans cet ouvrage, Hélène Camarade dresse les portraits de neuf femmes résistantes, dont deux ont été condamnées à mort et exécutées. Nora Block, avocate socialiste et féministe, en exil en France et en Suisse ; Käthe Jacob, communiste à Hambourg ; Hilde Radusch, communiste et homosexuelle, à Berlin ; Käthe Kern, syndicaliste sociale-démocrate ; la comtesse Freya von Moltke, mémoire du Cercle de Kreisau ; Elisabeth Schmitz, Juste parmi les nations ; Cato Bontjes van Beek, membre de l'Orchestre rouge ; Sophie Scholl, des Jeunesses hitlériennes à la Rose blanche ; et Inge Deutschkron. La résistante Freya von Moltke déclara : « *Nous méritons que soit clairement dit et reconnu ce que nous avons fait.* ».

Les aspects de la résistance des Allemandes

Tous les actes de courage, d'entraide et de subversion, entrepris par les résistantes, ont contribué à affaiblir le régime nazi. On note que l'action des femmes n'a pas pris le caractère violent des hommes, mais leurs actions étaient efficaces. Les femmes allemandes qui avaient vu se profiler l'égalité avec les hommes en 1918, avec l'obtention du droit de vote, l'accès à l'université et la liberté grâce au travail, vont voir tous leurs espoirs sapés par l'arrivée au pouvoir des nazis. Les femmes sont cantonnées désormais aux trois K : Kinder, Kirche, Küche (enfant, église, cuisine). Cette vue étroite des nazis sur les femmes va être leur force durant

ces années de résistance, car les nazis surveillent plus les hommes, les femmes étant perçues comme entités non politiques. Les résistantes mènent des actions de contre-propagande, distribuant des tracts, écrivant des missives, apportant des messages dissimulés dans la poussette de leur enfant. Elles refusent de faire le salut nazi, sabotent les machines de l'industrie d'armement, et ralentissent ainsi le rendement. Les résistantes du SPD et KPD organisent des réunions secrètes, aident les familles des déportés, et organisent les réseaux de sauvetage des Juifs et des Roms. Les résistantes servent de médiatrices entre les communautés. Hélène Camarade ne cite pas de résistante catholique, mais elle reconnaît que de nombreux catholiques ont résisté pour des raisons religieuses. Les écrivaines et les artistes diffusent une culture antinazie dans les cercles littéraires.

Femmes juives en résistance

Notre chercheuse montre aussi la résistance des femmes juives. Nora Block, née en 1896, avocate féministe et socialiste, fait partie de l'Internationale socialiste militante. Cette femme charismatique s'enfuit en France au début de la guerre. Elle est arrêtée et séjourne au camp de Gurs, où elle retrouve sept mille Allemandes. Parmi les internées, il y a Hannah Arendt, Dora Benjamin, la sœur de Walther Benjamin. Puis il y a la fuite vers Montauban, qu'elle aide à organiser, et enfin la fuite vers la Suisse. Nora Block ne rentre en Allemagne qu'en 1949. Elle devient la présidente du tribunal de Cassel puis est élue députée et devient célèbre, et est chargée de s'occuper du dédommagement des Juifs persécutés pendant la guerre. Ingeborg Deutschkron, née en 1922, n'oubliera jamais la journée du 1er avril 1933, jour du boycott des magasins juifs ordonné par le gouvernement. Sa mère lui dit ces mots : « *Tu es juive* », l'enfant s'interroge alors « *Qu'est-ce que c'est une Juive ? J'avais grandi sans religion.* »

Je ne savais même pas ce que ce mot voulait dire ». Sa mère poursuit avec cette recommandation qu'Ingeborg n'oubliera jamais : « *Ne te laisse pas faire, défends-toi* ». Dès cette époque, la petite fille entre en résistance aux côtés de ses parents, et l'un de ses plus beaux souvenirs est de plier des tracts le soir, au milieu des adultes, dans l'arrière-salle d'un bar enfumé de Berlin. Comme l'avocate Nora Block à Bochum, les parents d'Ingeborg commencent à être persécutés pour leurs actes de résistance et non pour leur judaïté. Beaucoup de Juifs refusent de quitter l'Allemagne, car ils se sentent vraiment allemands, et préfèrent résister. Quand, à partir de 1938, les Juifs ont de multiples interdictions dans tous les aspects de la vie, Ingeborg refuse de s'y plier, ne porte pas l'étoile jaune, et continue à vivre comme les non-juifs. « *Enfreindre les règles donne une force, s'y soumettre affaiblit* », expliquera-t-elle plus tard. L'historien allemand de la résistance a forgé le mot intraduisible en français, *Resitenz*, terme emprunté à la biologie pour décrire comment beaucoup de Juifs, par leur refus d'obtempérer aux injonctions des nazis, ont sauvé leur identité, leur dignité, à défaut de leur vie. Sur les cent-soixante-mille Juifs présents à Berlin en 1933, seuls six-mille-cinq-cents ont survécu au national-socialisme ; Inge Deutsckron après avoir vécu comme Anne Franck dans des cachettes, survivra. Mais à la libération, les services secrets soviétiques veulent l'arrêter car elle est sociale-démocrate, et elle doit s'enfuir en Angleterre. Elle ne revient en Allemagne qu'en 1955.

La résistance dans le milieu ouvrier

Käthe Jacob, née en 1907, est issue d'un milieu communiste. La famille est protestante et vit très modestement. Elle obtient un travail misérable dans un petit journal, et se marie avec Walther Hochmuth. A Hambourg, le couple fait partie du KPD, le parti communiste allemand, son mari devient journaliste dans une revue gauchiste, tandis qu'elle reste au

foyer dès qu'elle devient mère. Après l'incendie du Reichstag en février 1933, la Gestapo veut arrêter son mari qui passe dans la clandestinité et elle se retrouve seule, confiant sa fille à une amie. Elle appartient alors à une cellule résistante du KPD, et distribue des tracts de contre-propagande. Son histoire nous fait pénétrer dans deux grands réseaux de résistance allemands : le groupe Bästlein-Jacob- Abshagen à Hambourg, la plus grande organisation clandestine de l'Allemagne du Nord, avec une forte attache dans les chantiers navals et les usines de Hambourg, Brême, Kiel et Lübeck, et le groupe Saefkow-Jacob- Bästlein à Berlin. Arrêtée et déportée au camp de concentration de Fuhlsbüttel, elle est ensuite déportée à Ravensbrück, où la vaccination contre le typhus la contamine avec la syphilis. Elle s'échappe lors de l'évacuation du camp organisée par les nazis face à l'avancée des troupes soviétiques en 1945, et elle rentre à Hambourg. Son nom est resté gravé dans la mémoire de la résistance allemande, ce qui est rare car beaucoup de résistantes se sont effacées derrière le souvenir des hommes.

Les femmes homosexuelles résistantes

Hilde Radush (née en 1903), est toujours connue en Allemagne pour son militantisme en faveur des lesbiennes et elle est une des fondatrices du fonds d'archives consacré au féminisme allemand. Mais son action sous la République de Weimar et son activité de résistante ont longtemps été oubliées. Issue de la petite bourgeoisie nationaliste, Hilde se détourne de sa famille et devient communiste. Dans les années 20, Berlin est très en avance sur les autres métropoles, et la communauté homosexuelle vit un âge d'or. Hilde adhère aux jeunesse communistes, suit une formation pour être jardinière d'enfants et se met en ménage avec sa première compagne. Au KPD, elle accède à des responsabilités, et en 1933 elle est arrêtée comme agitatrice

communiste. Libérée, elle entre chez Siemens comme ouvrière et reprend ses activités dans une cellule clandestine du KPD. Puis après un séjour en prison, elle est déportée au camp de concentration de Moringen. Un an plus tard en 1938, elle est libérée et part vivre en Tanzanie. Les lesbiennes sont moins inquiétées que les homosexuels masculins car, selon le code pénal allemand modifié en 1935, seule l'homosexualité masculine est reconnue et condamnée. Les femmes vivant en couple peuvent être poursuivies pour comportement asocial, dénomination vague qui regroupe les femmes qui changent de partenaire ou encore les prostituées. En 1939, revenue en Allemagne, Hilde rencontre une nouvelle compagne, Else Klopsch, avec qui elle ouvre un restaurant et qui l'entraîne dans la résistance. Elles viennent au secours des Juifs et des travailleurs forcés français en leur fournissant de la nourriture. Elles aident les résistantes pourchassées à se cacher et à survivre, puis en 1944, Hilde et sa compagne partent se cacher dans une cabane au fond de la forêt jusqu'en avril 1945. N'ayant pas réussi à faire reconnaître son action de résistance, Hilde s'engage avec succès dans la lutte pour les droits des lesbiennes.

Freya von Moltke et le Cercle de Kreisau et Käthe Kern, syndicaliste

La comtesse von Moltke fait partie de ces femmes résistantes qui ont œuvré avec leur mari. Leur action courageuse s'est glissée dans l'ombre des hommes. Après l'attentat raté du 20 juillet 1944 contre Hitler, les militaires et les aristocrates sont persécutés et condamnés à mort, c'est ainsi que Freya devient veuve. L'épouse du comte Helmuth James von Moltke, a animé avec son mari le Cercle de Kreisau en Basse-Silésie : cercle de résistance, cercle de parole, avec des membres venus d'horizons divers, qui préparaient l'avenir européen de l'Allemagne d'après-guerre.

Käthe Kern est une sociale-démocrate, qui a résisté avec Wilhelm Leuschner ; ce dernier a participé à l'attentat manqué du 20 juillet 1944. Après la guerre, elle s'installe en RDA, et en 1980, Erich Honecker l'a personnellement félicitée pour son action pendant la guerre. Dans la résistance, beaucoup de femmes ont eu tendance à minimiser leurs actes, ainsi sont-elles devenues les gardiennes de la mémoire des disparus. Après la guerre, ces femmes ont constitué des fonds d'archives et ont œuvré pour la réhabilitation des résistants allemands. Certaines ont résisté seules, telle Elisabeth Schmitz, protestante (née en 1893). Elle fait des études universitaires en théologie et histoire, et est remarquée par ses professeurs comme un élément très doué. Elle obtient son doctorat et devient enseignante. Dès l'arrivée des nazis au pouvoir, Elisabeth cherche des moyens d'action, l'église protestante ne prend pas parti publiquement en faveur des Juifs et reste silencieuse. Elisabeth écrit alors un mémorandum sur la situation des non-aryens en Allemagne. Le pogrom de novembre 38 est un tournant pour elle, sa clairvoyance est exceptionnelle durant toutes ces années. Elle quitte l'enseignement pour ne pas obéir au programme scolaire nazi. Dans un cercle clandestin elle rencontre Théodore Heuss (futur premier président de la RFA). Elle cache des Juifs chez elle. Elle est reconnue Juste parmi les nations.

La jeunesse foudroyée

Cato Bonjès van Beel (née en 1920) entre en 1941 dans l'Orchestre rouge (un réseau de cent-cinquante personnes, artistes, intellectuels, militaires) considéré par les nazis comme la branche allemande d'un réseau soviétique d'espionnage. Elle est exécutée à l'âge de vingt-deux ans, les réseaux soviétiques ayant envoyé un message codé avec des noms, qui est intercepté par les nazis.

Sophie Scholl et la Rose blanche

Sophie (née en 1921) fait partie d'un groupe d'étudiants qui poussent un cri d'alarme émanant de l'âme allemande, dit Théodore Heuss. Sophie et son jeune frère Hans sont des protestants très pieux. Elle étudie la philosophie, lit Bernanos, Jacques Maritain et Saint-Thomas d'Aquin. Comme la plupart des jeunes Allemands, Sophie est membre des Jeunesses hitlériennes, avant de s'en détourner, comme le fait également son jeune frère. Elle se rapproche du penseur catholique Théodor Haecker, et participe à l'écriture de tracts à l'université de Munich. La Rose blanche est un groupe de résistance non violent, composé d'étudiants et de professeurs :

« Nous voulons évoquer le fait que, depuis la conquête de la Pologne, trois-cent-mille juifs ont été assassinés dans ce pays de façon bestiale [...] Et ce n'est pas de la pitié que les Allemands doivent éprouver, mais de la culpabilité [...] »

écrit Sophie, la figure la plus emblématique du groupe. Sophie et son frère Hans sont arrêtés en février 1943 tandis qu'ils distribuent des tracts. Sophie est décapitée à la hache, comme Hans qui avant de mourir crie « *Vive la liberté!* ». D'autres étudiants sont également exécutés. Le mouvement de résistance la Rose blanche a eu un immense écho en Allemagne, bien plus que les autres mouvements qui ont été souvent jugés défavorablement. Le dernier tract de Sophie et ses amis ira en Norvège, en Suède et en Grande-Bretagne. Thomas Mann rend un vibrant hommage à ces jeunes à la BBC en 1943.

En Union soviétique, la mémoire de Sophie et Hans est unanimement saluée. Leur dernier tract est largué du ciel en juillet 43 par la Royal Air Force, à des millions d'exemplaires sur les villes de Berlin, Dortmund, Düsseldorf, Cologne, Münster et Weimar. La Rose blanche scelle pour toujours le souvenir d'une jeune étudiante à un idéal de courage et de liberté. Sophie demeure à tout jamais une inspiratrice pour toutes les jeunes femmes et la jeunesse dans son ensemble. En 2005, le cinéaste allemand Marc Rothemund a produit un film où il présente Sophie comme une figure christique, sacrifiant sa jeunesse et sa vie pour une grande cause.

Le courage pour modèle

Ces femmes aux destins divers et étonnantes, sont enfin mises en lumière, leurs luttes pour la justice et la liberté restent d'actualité. Elles ont lutté dans leur pays, voyant avant les autres le désastre et le déshonneur. La démocratie allemande leur est redevable et enfin elles sont reconnues. Comme l'écrit Hélène Camarade : « *Elles ont sauvé l'idée même d'humanité [...]* ».

CLOTILDE ALEXANDROVITCH

« RÉSISTANTES ALLEMANDES : des femmes face à Hitler »
de Hélène Camarade.

Editions Nouveau Monde, 2025. 23,90 €